

sich handelt es sich um den Gegensatz Erde (umbra) – Himmel (veritas), der verknüpft wird mit dem Gegensatz AT–NT. Im Bereich des NT zeigt sich nun auch ein Gegensatz zwischen irdischer und himmlischer Existenz, den Ambrosius in die Begriffe *imago* und *veritas* faßt. Von seinem heilsgeschichtlichen Denken kommt er dann zur Linie *umbra, imago, veritas*. Origenes hat dasselbe Schema (vgl. den Exkurs, Zur Herkunft und Bedeutung der Trias *umbra, imago, veritas*, S. 251 ff.), ist aber stärker an der dreistufigen Erhebung zur Erkenntnis orientiert, während Ambrosius die dreistufige Struktur der Heilsgeschichte hervorhebt.

Der Verf. verfolgt dann den Weg des Gesetzes durch die Heilsgeschichte und bringt bei der vormosaikalen Periode das Problem des Naturgesetzes bei Ambrosius zur Sprache. Hier befriedigt der etwas summarische Hinweis auf platonische und stoische Einflüsse nicht recht. Eine Nachfrage bei Cicero hätte sich gelohnt, wertvolle Hinweise finden sich bereits bei A. Schubert, Augustins *lex-aeterna* Lehre nach Inhalt und Quellen, Münster 1924. Für die Stellung des Ambrosius zu den Juden sind des Verfassers Ausführungen über die heilsgeschichtliche Bedeutung der Juden und seine interessante Anmerkung zur Affäre von Kallinikon (S. 373 A. 425) zu beachten: er verteidigt den Ambrosius nicht, der sich der Bestrafung fanatischer Christen, welche eine Synagoge in Brand gesteckt hatten, widersetzt, aber er deckt einige, bisher zu wenig berücksichtigte Motive des Ambrosius auf. Den Schwerpunkt dieses heilsgeschichtlichen Abschnitts bildet das Kapitel über das evangelische Gesetz bei Ambrosius. Christus erläßt ein Gesetz, das er in die Herzen der Christen schreibt. Er schenkt zusammen mit ihm die Gnade, welche die gefallene Natur wiederherstellt. Das Gesetz des AT wird in das Evangelium einbezogen: das Sittengesetz und das vergeistigte Kultgesetz. Freilich liegen hier die Einbruchstellen für den Einfluß des alttestamentlichen Kultgesetzes auf die Auffassung des christlichen Priestertums und auf die Formen der Liturgie. Die Geltung dieses vergeistigten Gesetzes auch im NT beruht darauf, daß Gott der Autor des Gesetzes ist. Ambrosius differenziert hier heilsgeschichtlich: das Gesetz des NT ist das vollkommene Gesetz, *vera lex*, es ist verinnerlicht (nicht nur der Ehebruch, sondern schon die Begierde wird getroffen) und es verschärft die Forderung durch die *lex caritatis*. Der Verf. unterläßt es, hier die Linie zu Pelagius, bei dem sich dieselben Gedanken finden, weiterzuziehen. Im Paulinismus des Ambrosius wie auch des Ambrosiaster liegen noch friedlich nebeneinander die Elemente, die sich bei Augustin und Pelagius radikalisierten und gegeneinander kehren.

Von der Gesetzestheologie her ergibt sich für das Verhältnis beider Testamente zueinander die Einheit der Testamente, die im Gedanken vom bleibenden Gesetz zum Ausdruck kommt – es ist wesentlich eine Einheit der Offenbarung –, und ihr Gegensatz, der vor allem durch die Grenzen des Gesetzes, sein Unvermögen zur Vergebung, und durch den Fortschritt der Heilsgeschichte bezeichnet wird.

Die Studie von Hahn, welche eine diffizile Materie bewältigt hat und deren Ergebnisse nur in Auswahl referiert wurden, ist wichtig für die abendländische Dogmengeschichte.

Mainz

R. Lorenz

Sancti Aurelii Augustini De fide rerum inuisibilium, Enchiridion ad Laurentium de fide et spe et caritate, De catechizandis rudibus, Sermo ad catechumenos de symbolo, Sermo de disciplina christiana, Sermo de utilitate ieiunii, Sermo de excidio urbis Romae, De haeresibus (= tomus XLVI C. C., Aurelii Augustini opera, pars XIII, 2). Turnholti (Brepols) 1969. LXII, 388 S., kart.

Sancti Aurelii Augustini De Trinitate libri XV cura et studio W. J. Mountain auxiliante Fr. Glorie (= tomi I–XII) et La (libri XIII–XV) C. C., Aurelii Augustini opera, partes XVI, 1 et 2). Turnhout (Brepols) 1968. CII, 776 S.

*Minora et maiora* augustiniens se côtoient parmi ces derniers nés du *Corpus christianorum*. Par l'ampleur et la diversité de son contenu, aussi bien que par

l'absence de toute indication sur les auteurs des éditions dans la page-titre, le tome XLVI ne laisse pas de surprendre. Quel principe rassemble des oeuvres de date, de volume, de contenu aussi curieusement hétérogènes? Il faut se rendre à l'évidence en se reportant au "conspectus totius collectionis" publié en 1969 dans la plaquette diffusée à l'occasion de la sortie du *De Trinitate* qui est doublement le cinquantième volume de la collection (par son rang dans le plan général, comme par son numéro d'ordre dans l'histoire réelle de l'édition) : le tome XLVI est l'exception que Linné lui-même était forcé d'admettre comme l'inévitable résidu de toute classification, si savante fût-elle. On le comprend d'autant mieux, lorsqu'il s'agit de répartir en des volumes de quelque conséquence une oeuvre aussi foisonnante que celle de saint Augustin.

Il reste que cette inévitable disparate s'accompagne d'une dissemblance notable dans l'intérêt des éditions des sept opuscles respectivement édités. Qu'il s'agisse de la consistance et des ambitions respectives des introductions, de l'autorité des éditeurs, du travail effectivement réalisé, l'on n'a guère fait pour assurer à un volume particulièrement morcelé un minimum suffisant d'homogénéité, de ces différents points de vue. Les excuses ne manquent pas, mais on regrettera que le maître d'oeuvre ne s'en soit pas simplement et clairement expliqué par une courte préface générale qui eût épargné au volume de commencer de manière aussi abrupte, par la "bibliographia selecta" des différents traités; le "conspectus materiae" final permet heureusement de remédier à cette entrée en matière un peu elliptique.

Cette bibliographie, qu'on eût préférée répartie en tête des différents ouvrages, rendra des services certains, même si elle est sélective pour la *Literatur* proprement dite. Les listes abondantes de manuscrits auraient dû être présentées par les différents éditeurs au cours de leurs études codicologiques préalables, sur lesquelles nous allons revenir.

Dès le lendemain de l'éd. Mac Donald de 1950, M. P. J. Van den Hout avait publié dans *VChr* une note critique sur l'établissement du texte du *De fide rerum inuisibilium*. Il faut en déduire que près de 20 années de travail ont abouti à cette édition fouillée du bref sermon, remanié avant son envoi au comte Darius. Raffinant encore la base critique de l'éd. Mac Donald (qui passe de 26 à 34 témoins, grâce, en particulier, à la collation de msc. parisiens du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> s.), tenant compte des observations critiques présentées à l'éd. antérieure, M. Van den Hout aboutit à un impressionnant stemma de type classique et à un texte modifié sur 33 points par rapport à la précédente édition. Il est dommage que la présentation de sa préface ait voulu resserrer par trop les résultats de son minutieux travail. Disons le une fois pour toutes, à l'adresse des responsables de la collection: pourquoi n'imposent-ils pas à leurs auteurs, pour leur préface, un *plan-type* qui permettrait de clarifier les sujets traités, et d'éviter aux auteurs de vouloir parfois dire tout à la fois, pour le casse-tête des lecteurs, ou d'omettre un minimum de présentation chronologique et littéraire de l'oeuvre éditée? Le regretté Alphonse Dain avait naguère, dans ses cours de critique textuelle à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, tracé des normes rationnelles sur ces différents points: que n'ont-elles été publiées et suivies par tant d'éditeurs qui mettent la charrue avant les boeufs, ou nous présentent une charrue sans boeufs... En l'occurrence, les trois pages qu'E. Evans a consacrées à une courte présentation de l'*Enchiridion* sont une politesse au lecteur dont on perçoit d'autant plus désagréablement l'absence en tête de plusieurs des autres éditions réunies en ce volume. En particulier, le *De fide* finit par faire l'objet d'une maigre page sur le problème de son genre littéraire, mais en fin de préface, ce qui n'est point rationnel. Fait plus grave, qui relève du mélange et non plus de la lacune: la construction du stemma, beaucoup trop allusive (il aurait fallu donner en note, et explicitement, les variantes de "clivage" grâce auxquelles sont apparentés les manuscrits et distingués les familles), est *mêlée* avec la présentation des témoins... dont le conspectus général par lieux de conservation est d'ailleurs donné en dehors de la préface, en tête du volume (cf. supra!). Le lecteur courant sautera une présentation aussi indigeste et elliptique; le lecteur plus technicien est réduit à s'énerver en feuilletant pour ses péchés le texte et la préface tout à la fois... Il

attendait que le titre fût discuté en tête de préface, selon l'usage: il ne trouvera le paragraphe afférent que juste avant la fin de la préface. Il y a là des malfaçons extérieures de présentation qui déparent une édition certainement sérieuse, profitable, et en progrès sur celles qui l'ont précédée.

Comme les jours, les éditions se suivent et ne se ressemblent pas. Si l'éd. Evans, dans sa préface, gagne en élégance et en clarté, c'est au prix de la précision. Il suffit de comparer les 5 msc. retenus avec les . . . 5 pages des listes données pour les témoins msc. de cet ouvrage en introduction générale, pour se rendre compte que l'éd. Evans s'est peu soucée de l'histoire d'un texte important et très lu au Moyen Age. Sous cet angle, sa préface est bien décevante: l'effort de construction d'un embryon de stemma est à peu près nul. L'édition est élégante, maniable, mais l'auteur ne nous dit même pas sur quels points il a été amené à modifier le texte par rapport aux édd. précédents. Et qu'y a-t-il dans l'éd. Barbel (Düsseldorf, 1960: donc une date intermédiaire entre l'éd. Evans de 1953, et sa présente reprise en 1968)? La bibliographie initiale se borne à la ranger parmi les "traductions"; on aurait aimé savoir s'il ne s'y trouvait aucune donnée susceptible de fournir un apport nouveau à l'établissement du texte: il faudrait toujours que cela fût dit dans les édd. du C. C. qui reprennent des édd. déjà publiées.

On annonçait depuis assez longtemps l'édition I. B. Bauer du *De catechizandis rudibus*, texte capital pour lequel nous en étions encore pratiquement à l'éd. des Mauristes, fort peu modifiée par les édd. Christopher et Krüger dans la première partie de notre siècle. Les deux méchantes pages d'introduction s'avèrent ici bien décevantes. L'auteur déclare négligemment avoir choisi sur la "trentaine" de msc. conservés une "vingtaine" des plus anciens. Il ne les présente pas. Il déclare "la tradition du texte bonne, mais impossible à illustrer par un stemma à cause des contaminations" (*sic*). Puis il se ravise, et nous donne néanmoins le stemma partiel de quatre d'entre eux, comme sans conviction. Une boutade de Paul Maas, une page de remarques dispersées sur quelques détails critiques: *exit editor* . . . On ne doute pas, à regarder d'un peu près, que le travail d'édition proprement dit ait été très sérieusement fait, avec l'aide du jeune philologue Manfred Kertsch, que l'éditeur a la courtoisie de remercier dans sa préface. Mais comme cette préface écourtée et assez désinvolte est décevante: on ne nous y dit même pas sur quels points (sinon pour quelles raisons) le texte a été modifié. L'auteur s'est-il réservé pour une *editio maior*? En ce cas, il a le tort de n'en rien dire; et lorsqu'on voit l'éd. Mutzenbecher du *De sermone Domini in monte* (cf. notre c. r. dans *REL*, t. 46, 1968, p. 472), ou celle du *De Trinitate* (cf. *ici inf.*), on regrette un peu que ce grand texte de la catéchèse augustinienne ait été introduit aussi maigrement.

On peut passer plus vite sur les *minora* qui suivent. R. Vander Plaetse a renoncé à se mesurer avec les Mauristes pour le *Sermo de symbolo* . . .: "hanc editionem minime criticam uocari uolumus" (p. 183): dont acte. Le même éditeur dit dans sa préface du *Sermo de disciplina christiana* une chose bien étonnante. Il se déclare en effet "incapable de tracer la parenté des différents msc.", mais affirme aussitôt qu'on peut "aisément distinguer trois familles" et il les énumère: au nom de quels critères? Le saurons-nous jamais . . . Le troisième travail du même éditeur, l'édition du *De haeresibus*, est en fait la mise au point d'un travail bien plus approfondi du P. Beukers, dont la vue avait trop baissé pour qu'il pût mener seul à bien son édition; dans le sillage de ce travail sérieux, l'éditeur a complété ici le dossier par des collations supplémentaires, il présente ses témoins, donne un stemma (malheureusement en le justifiant trop brièvement) et d'abondants apparats ("loci paralleli" et additions diverses au texte augustinien originel). Bref, à l'école du P. Beukers, R. Vander Plaetse se montre capable de mieux faire. Il implore le lecteur "ut mihi iuueni ueniam des". Soit; mais il faut en premier lieu lui conseiller: "brush your latin"; passons sur les entorses à la concordance des temps ou sur un complément de comparatif au datif (p. 183); mais comment a-t-il pu laisser passer (p. 203) un étonnant "discernebis" (*sic*)? Rien à dire du *De utilitate ieiunii* et du *De excidio Vrbs*: ils reprennent des éditions naguère publiées à Washington par S. D. Ruegg et M.-V. O'Reilly.

Comme il seyait à l'importance de l'oeuvre, le *De Trinitate* a fait l'objet d'une édition d'une tout autre envergure. Ses auteurs ont malheureusement disparu avant d'en voir la publication, qui leur est dédiée de manière émouvante par leurs "filiis hanc editionem instruentibus" à la p. (V) (mais il aurait fallu relire cette belle épigraphe en capitale: ADHELANTES y doit être lu ANHELANTES; et le cliché du *cod. Paris. n. a. l. 1445* est à la fois terne, peu net et cadré de façon vieillotte: quand se décidera-t-on à la beauté d'une "pleine page" en hélió - une telle édition le méritait). La centaine de pages d'introduction est d'une lecture à la fois aisée et très attachante: enfin des auteurs qui expliquent avec soin toutes les étapes de leur recherche complexe, et d'une façon intelligible pour le lecteur! Les voici donc, comme tous leurs confrères les éditeurs actuels des oeuvres d'Augustin, au pied du mur: l'indestructible édition des Mauristes, "monumentum aere perennius". Que faire, sinon constater d'abord l'inanité de ses efforts face à l'excellence du travail de ces anciens? Mais il reste beaucoup à faire par une longue patience, grâce à la collation d'une large tradition msc. à présent mieux connue, à l'exploration de la tradition indirecte, à la situation du texte face aux sources, aux témoignages contemporains (augustiniens ou non), au long sillage des utilisateurs ultérieurs... Les 30 pages serrées qui présentent en colonnes (bravo pour cette présentation aérée et commode) la multitude de nouvelles lectures par rapport à l'édition des Mauristes nous donnent d'emblée une idée de la richesse de la moisson (p. XV-XLV). Comment est-on parvenu là? C'est ce que nous explique la suite de cette préface. Les éditeurs ont collationné tous les témoins manuscrits les plus anciens (du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> s.: plus de 50) avec les plus anciens témoins de la trad. indirecte (du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> s.). Ils ont reconnu le caractère précoce de la contamination et de la correction qui affectent sans exception tous les témoins actuellement conservés, mais tenu compte de la solidité relative des leçons supportées par un groupement de témoins très anciens de bonne qualité. Ils ont abouti à un stemma expressif et prudent (p. LXXIV): la corruption mutuelle n'y permet pas de construire de façon cohérente les branches inférieures, mais deux accidents massifs (présence ou absence du fragment *Trin.* I, 8, 36-41; et de deux types de capitulation) permettent de distinguer trois grandes classes de témoins anciens, dont l'une "contaminée" au niveau d'un sous-archétype par l'autre branche de la tradition. Une bibliographie considérable termine cette préface; une seule étrangeté s'y remarque: comment Paul Monceaux a-t-il pu, dans la France de 1908 (!), présenter à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres une communication *en langue allemande* sur la chronologie augustiniennne? En fait, cette prétendue *Notiz über die Chronologie der Werke Augustins* s'appelle *Sur la date des Confessions*: de l'inconvénient de ne pas vérifier les titres d'une bibliographie générale sur les publications originales...

Une claire liste de toutes les abréviations (manuscrits et témoins indirects) nous fait déjà pénétrer dans l'édition proprement dite. Elle sera indispensable non seulement par sa nouveauté et sa qualité, mais par les richesses exceptionnelles de son quadruple appareil: "fontes et testimonia", liste des témoins de la page, références aux témoins indirects de la tradition; enfin un appareil critique savamment allégé de l'indication des témoins secondaires par une signalisation appropriée, mais délicate à bien manier. Cinq appendices et deux index complètent dignement cette "édition du siècle" qui conservera à la mémoire de ses auteurs la gratitude durable des philologues.

Une telle édition caractérise bien la difficulté, les limites, le renouvellement des perspectives de la critique textuelle, dans le domaine des écrivains chrétiens latins. La richesse complexe de leur tradition manuscrite et de leur tradition indirecte engage à présent la philologie dans des tâches qui s'orientent de plus en plus, du moins pour les oeuvres majeures, vers la contribution de l'histoire des textes à l'histoire du christianisme et de la culture dans l'Occident médiéval. La critique textuelle tend ainsi à ne plus être une simple technique, une commode "ancilla" au service de la *Kirchengeschichte* et des autres sciences sacrées. A condition d'en payer le prix, l'éditeur peut et doit devenir, avec ses méthodes propres, un historien à part entière, capable d'apporter à ses confrères des perspectives neuves sur la diffu-

sion médiévale des textes chrétiens anciens. Tâche difficile, mais passionnante, qui, pour rester proportionnée aux forces humaines, requerra souvent le travail d'une équipe: les nombreux et chaleureux remerciements que les regrettés auteurs de cette édition du *De Trinitate* ont exprimés à la fin de leur préface le montrent bien.

Paris

Jacques Fontaine

Karl-Heinrich Lütcke: „Auctoritas“ bei Augustin. Mit einer Einleitung zur römischen Vorgeschichte des Begriffs (= Tübinger Beiträge zur Altertumswissenschaft Heft 44). Stuttgart (Kohlhammer) 1968. 223 S., kart. DM 48.-.

Nützlicher als alle Affekte, die sich in der heutigen Autoritätsdiskussion entladen, ist eine sachliche Klärung des Phänomens der Autorität. Der Verf. leistet hierzu einen Beitrag, indem er historisch-philologisch nach dem auctoritas-Begriff, der ja eine römische Schöpfung ist, fragt und seine Funktion in einem bedeutenden und folgenreichen theologischen Entwurf, dem System Augustins, untersucht.

Als Bedeutungsmitte des klassisch-römischen auctoritas Begriffs kristallisiert sich heraus: auctoritas als maßgeblicher Einfluß einer Persönlichkeit, der auf deren Qualitäten beruht; maßgebende, auf Rechtsmacht oder Persönlichkeitsmacht beruhende Urheberschaft zum Schutze anderer. Als Überzeugungskraft einer Person steht auctoritas in Gegensatz zur Zwangsgewalt der potestas. Der Verf. weist zudem nach, daß ein Grundproblem Augustins, das Spannungsverhältnis zwischen auctoritas und ratio, bereits in der römischen Literatur, insbesondere bei Cicero auftaucht. Die lateinischen Kirchenschriftsteller übernehmen den auctoritas Begriff nicht aus der lateinischen Bibel, sondern aus dem profanen Bereich. Doch wird die Verwendung von auctoritas zur Bezeichnung des Willens Gottes, die im antiken Rom nicht üblich war, bestimmend für den christlichen auctoritas Begriff und bereitet die Einebnung des Unterschieds zwischen auctoritas und potestas vor. Aus der Untersuchung der griechischen Analogien zum auctoritas Begriff (*ιστορία, ἦθος, κρίσις, βεβαίωσις, ἀξίωμα* und der in der griechischen Patristik erst entwickelte Begriff der *ἀθθεντία*) ist festzuhalten, daß der Logosbegriff die in der lateinischen Sprache gegensätzlichen Begriffe von auctoritas und ratio miteinander verbindet.

Augustin kennt durch seine rhetorische Schulung und Cicero den römischen auctoritas Begriff, nimmt aber (über Ambrosius) auch die kirchliche Nuancierung auf, die durch Anwendung des auctoritas Begriffs auf Gott eine Annäherung der auctoritas an die potestas und zwar in Richtung auf unumschränkte Herrschaft, bewirkt hatte. Beide Elemente prägen seinen auctoritas Begriff.

Der Verf. untersucht zunächst die Funktion der auctoritas bei Augustin. In der Kraft, die Wahrheit bei den Ungebildeten durchzusetzen, in der ethischen Funktion der Anleitung zum sittlichen Leben, als Weg zur Erkenntnis, indem sie den Menschen mit Gegenständen bekannt macht, welche der eigenen Erfahrung nicht zugänglich sind, in der Erweckung von Vertrauen, ohne das menschliche Gemeinschaft nicht bestehen kann, erweist sich die auctoritas als hilfreiche Macht. Fragt man nach dem Träger der Autorität, so ergibt sich die Unterscheidung von menschlicher und göttlicher Autorität. Im Zentrum steht bei Augustin die auctoritas divina. Gottes Autorität wird erfahrbar in der Autorität Christi. Die Bemerkung, daß Augustin die divina auctoritas auf die Autorität Christi (d. h. des historischen Jesus) gründe, ist zwar nicht falsch; der Verf. hätte aber seiner eigenen Beobachtung (S. 127 Anm. 618): Gott als auctor des Seins ist oberste auctoritas, mehr Gewicht einräumen müssen. Die Theologie Augustins ist durchaus theozentrisch und immun gegen die Gefahr moderner christozentrischer Entwürfe, die Christus beibehalten, aber Gott aufgeben – was faktisch auch den Verlust Christi bedeutet.

Die divina auctoritas Christi wird fortgesetzt und vermittelt durch Bibel und Kirche und begegnet so der Gegenwart. Es kann hier auf die beachtenswerten Überlegungen des Verf.s zum Problem Schrift – Tradition – Kirche nicht näher eingegangen werden. Wenn er freilich sagt, die Autorität der Kirche sei das in der Verkündigung